

## 23. Val-Richer, Dimanche 13 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Collection : [1837 \(7 - 16 août\)](#) - [Voir les autres notices de cette collection](#)

```
","author_name_items":"Auteurs","author_size_items":"16px","title_size_items":"16px"}}, new UV.URLDataProvider()); /* uvElement.on("created", function(obj) { console.log('parsed metadata', uvElement.extension.helper.manifest.getMetadata()); console.log('raw jsonld', uvElement.extension.helper.manifest.__jsonld); }); */ }, false);
```

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

### Les mots clés

[Absence](#), [Discours autobiographique](#), [Discours du for intérieur](#), [Relation François-Dorothée](#), [Santé \(Dorothée\)](#)

### Relations entre les lettres

#### Collection 1837 (7 - 16 août)

Ce document *est une réponse à* :



[22. Paris, Jeudi 10 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)



[23. Paris, Samedi 12 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

#### Collection 1837 (7 - 16 août)



[27. Paris, Mercredi 16 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

*est une réponse à ce document*

### Présentation

Date 1837-08-13

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit

- C'est vrai
- je crains de vous agiter.J'y pense sans cesse en vous écrivant.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),  
préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1,  
n°50/78-79.

## Information générales

LangueFrançais

Cote

- 97, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/359-364

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

quand il lui a  
vous cette  
sans épouvanter

vous répondre  
à propos  
sans les paroles  
indes - 3

N<sup>o</sup> 17

C'est vrai, je crains de vous agiter.  
N'y pense sans cette en vous écrivant. Je voudrais  
vous employer avec vous que des paroles de douceur, de douceur,  
de la parole qui bercent l'âme et l'apaisent, en lui  
plaisant sans l'ennuyer. Vous m'avez témoigné, en  
arrivant à Paris, tant d'espoir à l'égard du trouble qui  
vous saisissait si j'allais vous voir que le champ, vous  
m'avez demandé, avec une anxiété si douloureuse,  
de vous laisser le soin de vous reposer, de vous calmer  
que je suis moi-même plein de trouble et d'anxiété  
sur tout ce qui va à vous, même de ma part, et  
constamment préoccupé d'éviter ce qui pourrait vous  
causer le moindre écartement. Vos lettres d'hier  
et d'aujourd'hui (N<sup>o</sup> 22 et 23) me rassurent un peu;  
j'en trouve le ton plus tranquille, plus ferme. Cependant  
j'hésite encore; je retiens encore mon cœur, ma voix.  
Je sais tout ce qu'il faut retrancher aux paroles  
humaines et combien elles exagèrent en général les  
faits ou les sentimens qu'elles expriment. Mais avec  
vous, dearest, je prends tout au pied de la lettre;  
ceux de vous retrancher, j'ajoute. Je crains plus que  
vous ne me dites. Vous ne savez pour tout ce que  
je vois dans vos phrases de vérité. N'y voir, non

seulement le qu'il y a, mais tout ce qu'il y avait en  
vous au moment où vous l'avez écrite, si votre main  
tremblait, si votre cœur battait, si vos regards, étaient  
troublés, ou si vous, votre contenance, votre air, ou  
abattue. Et dans y songer, par instinct, je réponds  
même à ce que vous me dites qu'à ce que j'ai vu  
dans votre écriture, dans vos paroles, dans ce que  
je réponds peut-être à une impression bien fugitive,  
à un image sur votre front, à un frisson dans vos  
mains. Ah, l'absence, l'absence! Madame, la science  
lointaine est toujours l'absence, avec tous ses vides,  
tous ses vains! Et vous aime pourtant infiniment  
mieux à Paris qu'à Londres, dussé-je ne pas aller  
vous y voir. Et j'irai cette semaine, je Vendredi,  
à son heure, je serai hôtel de la Tortasse, dans  
le cabinet devant la fenêtre duquel je me suis tant  
promené le Vendredi soir, 30 Juin! Que vous  
avez bien fait de vous y rétablir!

10 h. 1/2 du soir

Je vous ai dit que ceci était mon heure, mon  
heure à moi. Sans que le jour dure, quasi qu'on  
s'en, on appartient un peu aux autres. Les  
autres, dorment. Mes fenêtres sont ouvertes. Il n'y  
a pas plus de mouvement, pas plus de bruit dans  
la campagne que dans ma maison. Rien ne vit  
plus, excepté la lune qui regarde tout dormis, et

moi qui pense à  
joie qui commence  
qui monte dans  
par où se repa  
la lune se claire  
j'envisage de tout  
Et pas let au  
de Châtenay, j'  
me partier. Le  
vallée. De ne  
mon joie. Elle est  
s'y subit pour  
cette boîte où non  
toute la nature  
Châtenay?

Vous me deman  
que j'étais en vous  
j'ai éprouvé bien  
que en lettres, la  
toute les autres  
m'en en moi, etc  
La cause en est  
doux! De suis,  
mille fois plus  
Vieux, j'y veux


1  
trois qui pense à vous. C'est une étrange impression qu'une  
joie qui commence et ne s'achève pas, un flot de bonheur  
qui monte dans l'âme et retombe sur elle, ne trouvant  
pas où se répandre. Le ciel est si pur, l'air si doux,  
la lune si claire, la vallée si tranquille ! Que je  
jouirais de tout cela si vous étiez là ! Mais vous n'y  
êtes pas. C'est autre soir, quand nous étions, revenus  
de Châtenoy, j'étais près de vous : je vous parlais, vous  
me parliez. Je n'ai pas regardé le ciel, la lune, la  
vallée. Je ne leur ai pas demandé de compléter  
ma joie. Elle était complète, immente. Et tout cela  
m'a servi pour rien, et je n'avais besoin de rien, et  
cette boîte où nous voulions ensemble était pour moi  
toute la nature. De retournerons nous jamais à  
Châtenoy ?

Lundi 8 L. J.

Ne me demandez d'être toujours pour vous, ce  
que j'étais en vous écrivant le 12 et 13. D'abord,  
j'ai éprouvé bien rarement en ma vie les sentiments  
que ce lettre-là vous exprime sans doute, comme  
tous les autres ; mais quand ce sentiment sort  
de moi, il ne s'est jamais changé, jamais faibli.  
La cause en est si rare, l'effet si puissant et si  
doux ! De lui, on fait d'affection et de bonheur,  
sans faire plus difficile que je ne le puis dire. J'y  
veux, j'y veux instinctivement, absolument, des

p. 17

conditione que Dieu ne révoit qu'un. Et quand il lui a plu, quand il lui plaît de me traiter avec cette faveur immense, je viscois mille ans sous l'empire de son bienfait.

Ceci est la dernière lettre à laquelle vous répondrez. Elle vous arrivera mercredi, et j'aurai votre réponse jeudi, à Litzing où je la prendrai avant de partir pour Paris. Adieu, adieu. 

J'y pense sans cesse  
 n'employez avec  
 de ces paroles que  
 plaisant sans  
 arrivant à Paris  
 vous laissez  
 s'enquerra  
 de vous laissez  
 que je suis moi  
 sur tout ce que  
 constamment je  
 cause le même  
 et d'aujourd'hui  
 j'en trouve le  
 j'hésite encore ;  
 Je sais tout ce  
 humaine et  
 faite en les  
 vous, dearest,  
 l'air de rien  
 vous ne me dit  
 Je vous dans